



paration juridique. Cet époux , indigne d'une telle femme , termina misérablement sa carrière dans une prison, où l'avaient fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite.

Madame de GRAFIGNY , libre des chaînes qu'elle avait trop long-temps portées, vint à Paris avec mademoiselle de Guise, destinée au maréchal de Richelieu. Elle ne prévoyait pas sans doute alors la réputation qui l'attendait dans la capitale. Sa conversation n'annonçait pas tout son esprit ; mais les bons juges de Paris découvrirent bientôt tout ce qu'elle était.

Ayant été sollicitée de fournir quelques matériaux pour un recueil publié en 1785, elle donna une Nouvelle espagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*. Ce roman, rempli de maximes, et le titre en est une, essuya beaucoup de critiques. Madame de GRAFIGNY n'y répondit qu'en faisant mieux.

Ses *Lettres d'une Péruvienne*, qu'elle

Quipos, qu'ils auraient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Mancocapac*, avait rendu sacrée la culture des terres: elle s'y faisait en commun, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissances. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuaient partout la fraîcheur et la fertilité; mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens aient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquaient, dans tout leur pays.

On savait au Pérou autant de géométrie qu'il en fallait pour la mesure et le partage des terres. La médecine y était une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidents particuliers.

Garcilasso dit qu'ils avaient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poètes, qu'ils appelaient *Hazavec*, composaient des espèces de tragédies et de comédies, que les fils des *Caciques* (a), ou des *Curacas* (b), repré-

(a) Caciques, espèce de gouverneurs de provinces.

(b) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se

notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément, tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure.....

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de

mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le Cacique attentif à mes moindres inquiétudes , me rassura en me faisant voir par une des fenêtres que cette machine suspendue assez près de terre se mouvait par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs Hamas (a), d'une espèce qui nous est inconnue , marchaient devant nous et nous traînaient après eux.

Il faut , ô lumière de mes jours , un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait quelques grands défauts qui modèrent sa puissance , puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine , nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la première habitation qui se rencontre , et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue , mon cher Aza , malgré mes tendres inquiétudes , j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le tem-

(a) Nom générique des bêtes.

terville était sorti si tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire ? mon trouble me laissait à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrais et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivais ; mais qu'elle a peu duré ! ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais

me dit-elle en souriant ; sans une lettre de vous, les présens seraient mal reçus.

J'étais trop satisfaite pour rien refuser : j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance, et lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa China et à la mienne : j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (a) que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du Capa-Inca, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre, en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus excite ma vénération : je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à

(a) Les Incas ne s'asséaient jamais que sur des sièges d'or massif.

si brillante , si chargée d'ornemens inutiles : les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent , que mon attention à les écouter m'empêche de les voir , et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fournirait sans doute beaucoup à leur plaisanterie , s'ils avaient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes , que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé , mon cher Aza ; je vois ici des projets , dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison ; presqu'aussi grande qu'une ville , ornée comme un temple , et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables , dont je vois faire si peu d'usage , que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte ; on lui consacre les arts , qui sont ici tant au-dessus de la Nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter , ils la surpassent , et la manière dont ils font usage de ses productions paraît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins , et presque dans un

défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit était tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché. Il fit un signe à sa sœur ; elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étaient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avait mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah ! Céline, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage ou la plaisanterie. Atten-

LETTRE III. — DE MADRID.

A KANHUISCAP.

Aza peint à son ami la cruelle situation de son cœur.

QUELLE divinité assez touchés de mes maux, généreux ami, a pu te conserver à ma douleur ? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux, on peut goûter quelques charmes ; et que, quelque infortuné que l'on soit, on peut contribuer au bonheur des autres. Tes mains sont accablées de chaînes, et tu parais soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur, et tu diminue ma tristesse.

Etranger, captif, dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma patrie, dont le sort t'éloigne ; mort pour tout le reste des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions, et que mes mains affaiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réunissent malgré nos cruels ennemis.

reçoit les premiers rayons du Soleil, l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat ; de même Zilia paraît plus belle et plus chère à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, lorsqu'après une longue obscurité, sa lumière plus vive frappe nos yeux éblouis, et nous annonce la renaissance d'un beau jour. Tantôt, je suis à ses pieds. Je ressens le trouble, l'émotion, le plaisir, le respect, la tendresse, tous les sentimens qui m'agitaient, lorsque je jouissais de sa vue, ceux mêmes dont son cœur était ému, Kanhuiscap, je les éprouve. Que les chaînes de l'illusion sont fortes ! mais qu'elles sont aimables ! mes maux réels sont détruits par des plaisirs apparens. Je vois Zilia heureuse, mon bonheur est certain.

O mon cher Kanhuiscap, ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité, et qui peut être détruit par la seule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne diffère pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégresse me soient portés par les vents devenus plus prompts, et que pour prix de ton amitié, les par-

voyez est payée par des femmes prostituées pour trafiquer de leurs charmes.

Cette autre sacrifie son bien et son repos à la désolation de sa famille.

Mères dénaturées, les unes confient leurs enfans à des gens à qui elles ne voudraient pas confier le moindre bijou, pour venir adorer un dieu qui, comme elles en conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres, revenues des plaisirs du monde, parce qu'elles ne les peuvent plus goûter, se font ici devant leur dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares, Kanhuiscap, sont difficiles à accorder avec elles-mêmes : leur religion n'est pas plus aisée à concilier avec la Nature. La conduite de leur dieu à leur égard est aussi variable que la leur envers lui (a).

Ils reconnaissent comme nous un Dieu créateur. Il diffère, il est vrai, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une pure substance, ou, pour mieux dire, que l'assemblage de toutes

(a) C'est toujours un Péruvien qui parle.

ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des cieux, et dans les plus profonds abîmes, et il semble qu'il n'appartient plus à la Nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

LETTRE XVI. — AU MÊME.

Pratiques de religion hypocrites et superstitieuses chez les Espagnols. — Réflexions sensées d'Aza sur les AUTO-DA-FÉ.

L'AURAI-JE pu penser, Kanhuiscap, que ces peuples, que la raison elle-même semble éclairer, fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres? Quelque fausse qu'elle soit, une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé au moins de singularité.

Le sentiment naturel, cette voix si distincte qui nous parle sans cesse, ce brillant flambeau est éteint par un préjugé : c'est un tyran, qui, pour être haï, n'en est pas moins puissant : un fourbe, qui, pour être connu, n'en est pas moins dangereux. Ce tyran cependant

ne serait difficile à vaincre , s'il n'avait un soutien encore plus dangereux que lui , la superstition. C'est cette fausse lumière qui conduit ici la plupart des hommes , qui leur fait préférer des opinions fabuleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les temples plusieurs fois dans la journée , s'il y paraît dans une contenance hypocrite et outrée , quelque vice dont il soit la proie , quelque crime qu'il commette , sera généralement estimé , tandis que le plus vertueux qui aura secoué le joug de ses préjugés ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugés passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage : il faut ajouter à ce titre , celui de dévot , ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique , ces gens si méprisables par eux-mêmes , n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être dévot ni libertin , c'est pour eux un problème ; c'est être à leurs yeux éblouis ce que leur sont les amphibies , un monstre.

Les Espagnols ont deux divinités , l'une préside à la vertu , l'autre au crime. Si , sans

mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait il y a peu de temps. Je concevais les choses plus aisément que je ne les écrivais, et mon esprit, plus prompt que ma main, trouvait l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyais la terre ronde; on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une et l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreux conduit à l'évidence.

Le soleil tourne autour de la terre, me disait, il y a quelque temps, un de ces hommes qu'on appelle philosophes. Je le croyais, il m'avait convaincu. Un autre vint, me dit le contraire! Je fis appeler le premier, et m'établis pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il était possible que l'une et l'autre planète fit cette circonvolution, et que l'ancêtre d'un des disputans était Alguasil.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avait d'abord surpris: l'estime particulière que l'on fait d'eux est un de mes étonnemens. Est-il pos-

LETTRE XXX. — AU MÊME.

La jalousie d'Aza augmente. — Il croit Zilia infidèle.

Où suis-je, Kanhuiscap ? quels tourmens trainé-je après moi ! Mon ame est embrasée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiète, soupire en l'absence de mon rival. Déterville en fuyant remporte la victoire ! Ciel ! sur qui tombera ma rage ! il est aimé, Kanhuiscap ; tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher son infidélité. Restes encore précieux de l'innocence, lorsqu'elle connaît le crime, elle déteste l'imposture. Je lis son parjure dans ses yeux. Sa bouche même ose me l'avouer, en répétant sans cesse ce nom que j'abhorre : Où fuir : je souffre près de Zilia des tourmens affreux, et loin d'elle je meurs.

Quand, séduit par la douceur de ses regards, elle répand pour un instant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravisse-

